

UNE FAMILLE GRASSOISE ENRACINÉE A SAINT JACQUES.

Mon grand-père paternel, originaire de Cabris, hameau de Peymeinade, était boulanger à Saint-Jacques, près de la petite chapelle. Mon grand-père maternel, Gérome Laugier, né à Châteauneuf de Contes, en 1859, qui faisait partie, pour un an encore, du royaume de Piémont-Sardaigne, est venu s'installer à Saint-Jacques, a travaillé la terre avec sa femme, dans des conditions difficiles, et est arrivé à acheter la propriété « le mas des tilleuls » qui est devenue la maison où toute la famille a vécu depuis.

Mon père, Joseph ROUSTAN, avait acheté à Sainte-Anne, à un certain Daver une savonnerie. N'ayant pas de connaissance dans ce domaine, il fit un stage à Paris auprès d'un ingénieur compétent, puis, de 1908 à 1914, il exploita avec succès son métier, fabriquant du savon et des savonnettes parfumées, présentées dans un emballage en carton. Selon les besoins, les savonnettes portaient son nom ou le nom de l'acheteur qui pouvait être un particulier ou une entreprise : il y avait ainsi des savonnettes au nom de la parfumerie Molinard ou des frères Quaglia, par exemple. La réputation de ces produits a dépassé les frontières puisque mon père en a vendu au Canada, au Japon et jusqu'en Amérique du Sud.

Puis, la guerre de 1914 a tout bouleversé : mon père a été mobilisé, il a été blessé et hospitalisé à Marseille ; la savonnerie a été en difficulté avec la perte des marchés et ne s'en est pas relevée. Il a fallu la vendre. Pour mon père, il y a eu l'obligation de changer de métier.

C'est alors qu'il s'est investi dans les cultures de fleurs à parfum. Il s'est lancé dans des plantations de lavande dans les Basses Alpes, sur une vingtaine d'hectares, mais aussi dans la récolte de lavande sauvage : pour cela, il obtenait le droit de ramasser la lavande aux enchères à la chandelle, puis louait des ouvriers qui allaient couper la lavande dans les collines au nord de Sisteron. Il achetait aussi de l'essence de lavande à des particuliers de La Faurie ou dans le Ventoux. Il mit en place des distilleries à Ribiers et à Saint-Geniez-de-Dromon. De la sorte, il est devenu un spécialiste de l'essence de lavande de qualité supérieure, vendue exclusivement à l'usine Chiris, où mon père avait acquis l'estime des directeurs de production : témoin, cette dédicace au dos d'une photographie, où il figure aux côtés d'un ingénieur « à mon maître ès-lavande ».

En même temps, il a développé des plantations de jonquilles à parfumerie sur des hectares, à Peymeinade, au quartier du Candeou, qui exigeaient la présence d'une vingtaine de cueilleuses, venues de Peymeinade, de Cabris ou d'Auribeau. Ces dernières se déplaçaient à pied. Lorsque venait l'heure du déjeuner, on dressait une seule table où tout le monde prenait place, la famille et les ouvrier(e)s.

Enfin, dans la propriété de Saint-Jacques, les terres ont été plantées de rosiers et de jasmin essentiellement, avec aussi de menthe, de sauge sclarée et, une année même de basilic. On disposait d'une distillerie sur place. Dans les années trente, la culture du jasmin a été abandonnée, parce que trop exigeante, et tout a été replanté en rosiers.

De cette période, j'ai gardé des souvenirs à la fois merveilleux et douloureux parce que, au retour de l'école, il fallait travailler dur et cueillir la rose en particulier. Mais j'ai aussi conservé des objets, des photographies, des documents que je souhaiterais donner à un musée d'art et de traditions populaires, que je verrais bien à Cabris, où est né mon grand-père.

Ce serait une façon de rendre hommage à mon père qui a joué un rôle prépondérant au sein de la famille et un rôle important au sein de la cité : véritable « pater familias », son autorité s'exerçait sans partage ; ne le disait-on pas descendant du mamelouk de Napoléon ? Vouvoyant son fils et exigeant la réciproque, il fallait obtenir son

autorisation avant de prendre une décision : ce fut le cas, lorsque je voulus demander un poste d'employée à la bibliothèque municipale de Grasse. Homme de la terre, à l'aise dans ses plantations, il devenait un « monsieur » quand il revêtait son costume avec manchettes amidonnées et faux-col et qu'il mettait son chapeau melon. C'était sa tenue de conseiller municipal, car il a été réélu plusieurs fois dans cette fonction et a même été adjoint pour le quartier de Saint Jacques. Par ailleurs, félibre distingué, il entretenait des relations chaleureuses avec Mistral qui l'appelait « l'ami Roustan ». Cet amour de la langue et des coutumes provençales, qu'il m'a communiqué, explique en particulier pourquoi autant de rues et de places, à Saint Jacques, portent des noms de célèbres Provençaux ; mon père aurait même voulu donner le nom de Mistral au boulevard de la Libération !

Vous comprenez pourquoi, née dans ce milieu et ayant vécu toute ma vie dans cette propriété, dont les limites se sont rétrécies au fil des années, à la suite de difficultés de toutes sortes, je suis moi aussi d'abord une femme très attachée à la terre, aux cultures, aux fleurs ; j'ai déjà dit que tout enfant, je cueillais la rose et le jasmin ; plus âgée, alors que j'étais employée municipale, il fallait, le soir, cueillir les roses, les étendre sur des draps de jute mouillés, les recouvrir d'un autre drap de jute humide, pour les retrouver au matin comme fraîches cueillies, et aller les livrer, sur ma mobylette, à la parfumerie Camilli, avant d'aller travailler à la bibliothèque, à 8h30. Mais les rosiers ont besoin de beaucoup de soin : il faut entretenir les sols, fumer, tailler, rouler les tiges. Lorsque je me suis retrouvée toute seule, sans aide, j'ai dû arrêter la culture en 1970.

Quant à ma vie d'employée municipale, elle a connu deux époques très différentes : la première, merveilleuse, quand j'ai occupé un poste à la bibliothèque, en 1955, alors située dans les combles de l'hôtel de ville ; sous les ordres de monsieur Forestier, j'étais seule pour accueillir le public et ne disposais pas d'un fichier méthodique ; il n'était pas toujours facile de répondre aux besoins des lecteurs, mais avec de la bonne volonté, le désir de progresser, et l'amour des livres, je suis arrivée à m'épanouir dans cette tâche. Il est vrai que l'ambiance était conviviale, que les « clients » étaient intéressants, souvent très cultivés, comme ces Russes blancs hébergés à l'ORSAC. Et puis, il y a eu des rencontres inattendues : par exemple, ce grand monsieur, qui ne voulait pas s'asseoir, qui voulait emporter un numéro du Journal officiel, ce que je ne pouvais accepter, et qui a rempli une fiche de consultation au nom de...Henri TROYAT ! Vous jugez de ma surprise et de ma confusion. Il y avait aussi un lecteur attiré, le Président du Tribunal BONIFASSI, impressionnant en costume noir et avec ses manchettes, en réalité très naturel et qui se consacrait à la rédaction d'un ouvrage sur le parler grassois.

Après avoir participé au transfert de la bibliothèque dans ses locaux actuels, boulevard Antoine MAURE , j'ai réussi au concours de rédacteur. Mon souhait de rester dans le même service n'a pas été exaucé, et, à mon grand regret, j'ai été affectée au secrétariat général. Je ne saurais dire que j'en garde le même souvenir que celui de l'emploi précédent !

En revanche, je suis très heureuse actuellement dans ce qui me reste de la propriété familiale, après avoir craint d'être expropriée. Mes parents ne sont plus là, depuis longtemps ; a disparu également celle que nous appelions « Tatie », restée à nos côtés pendant 48 ans ; mais mon fils et mes deux petites filles sont à proximité. Je vis seule, entourée de ma chienne et de mes chats, dans un quartier que j'ai de la peine à reconnaître quand je pense à mon enfance, où tout le monde se connaissait, se saluait en provençal, se rendait service. Le climat a changé à partir de la fin de la guerre avec l'installation de personnes étrangères au quartier

Ce témoignage a été enregistré chez Madame Marie-Thérèse ROUSTAN, le 12.05.2005.

